

Extrait 1

Ullung-do.

Je n'avais pas de raison particulière d'aller sur l'île.

Vingt et un ans, le monde autour de moi commençait à se brouiller, à s'obscurcir, un corps étranger grouillait dans ma tête.

Partir, partir le plus loin possible.

Un jour de printemps, le campus était totalement déserté, une pancarte sur le portail :

« Université provisoirement fermée ».

Tous les étudiants étaient rassemblés sur les places de Séoul, les manifestations, les émeutes se succédaient.

Il faisait très beau.

La douce lumière d'avril qui me pénétrait la peau se muait petit à petit en une douleur insupportable.

J'entendis alors un appel venu de la mer.

Insoupçonné.

Ullung-do.

Ce nom me fait avant tout penser au vent, au vent de la mer de l'Est – vent de feu, feu de l'imaginaire, une flamme au bord de l'abîme.

Le désir de me rendre sur cette île avait jailli en moi comme la dernière neige du printemps éparpillée par la tempête, éphémère, insaisissable.

« Je dois y aller. »

Extrait 2

Au bord de la mer de l'Est, aux confins du monde, est-ce là qu'est accroché le rêve d'un commencement, là que s'évanouissent tous les mystères de la fin ?

Entre lumière et ombre, ciel et terre, flottant aux limites de ma conscience, s'esquisse un nouvel horizon.

Gampo, sur la côte est de la Corée, à la pointe extrême-orientale de la péninsule.

Le vent y était particulièrement puissant, comme si les premiers souffles qui avaient fait naître le continent, une fois terminé leur tour du monde, revenaient pour y expirer.

Le long du rivage jalonné de rochers noirs et plats, les plages de sable s'étendaient à perte de vue.

Je ne garde pas de souvenir précis de ce séjour, seule une expérience exceptionnelle qui a marqué mon existence à jamais.

Je me promenais sur le bord de mer au coucher du soleil. Les pieds au milieu des flots, je contemplai ce soir-là le crépuscule rouge qui s'estompait à l'horizon dans un rose léger et de pâles violets. Les nuages se déroulaient lentement, comme des vagues brûlantes dans le ciel; une bande d'oiseaux les traversa, je suivis son trajet jusqu'à son évanouissement. Soudain, mes pieds frétilants se confondirent avec l'eau, autour de moi tout se mêla indistinctement à mon corps, dans l'éclat fulgurant de l'instant. Le mouvement de la vague me souleva le ventre et, la tête comme saturée par le crépuscule, de l'écume s'écoula de ma bouche. Mon être fondit dans les vagues, se répandit sans fin pour se dissoudre avant de brusquement disparaître par-delà l'horizon. Des spasmes violents me secouaient, proches de l'extase qui, d'un trait, m'avait traversée aussi brutalement que le tranchant d'une hache s'abattant d'un coup sur la page encore blanche de mon âme.

En ce moment extrême où le plaisir me vrillait la chair, une lumière me foudroya le corps et, avec une déconcertante fulgurance, je fus libérée de tout! C'était comme d'avoir franchi les frontières de mon corps, d'être passée de l'autre côté de la vie, d'adhérer à la figure vivante de l'Univers. J'eus l'impression de toucher la substance même de mon être, de découvrir sa place dans l'ordre de l'infini et d'apercevoir une partie de son abîme.

Extrait 3

D'abord elle loua une chambre chez l'habitant – et si elle se souvient encore très bien de cette résidence, c'est à cause du petit cabinet de toilettes : un peu éloigné de la maison principale, en lisière de la plaine, recouvert de seulement deux nattes de paille, il dissimulait à peine ce qui devait l'être du corps qui y prenait place. En dépit de la gêne qu'elle éprouvait, elle s'y installait longuement et contemplait au loin, à travers le treillis, le SungIn-bong² – majestueux volcan taillé dans le cristal qu'effaçaient les bourrasques chargées de neige. Ce vent polaire descendu des sommets s'engouffrait jusque dans la fosse et projetait avec force de petits flocons givrés sur ses délicates fesses nues déjà gelées. Elle regrettait pourtant de ne pas pouvoir y rester plus longtemps, pour éprouver dans sa chair la beauté glaciale du paysage.

Le village consistait en une centaine de maisons qui, ensevelies sous la neige, pelotonnées les unes contre les autres, ne laissaient apparaître que leurs fenêtres cernées de givre. À cause du sentiment d'éloignement du continent, ou bien parce que la traversée avait détraqué sa perception

des choses, le paysage lui sembla très différent de ce qu'elle avait vu au premier abord. Sur cette île que dominait le cratère, la vallée coulée dans la pierre volcanique donnait l'impression de se redessiner à chaque regard, à chaque moment. Certains rochers conservaient la forme de la lave projetée aux premiers moments de l'éruption : dangereusement suspendus dans l'air, ils paraissaient instables, inquiétants, encore marqués par le jaillissement des temps originels. Ces formes suscitaient l'admiration, la stupéfaction du spectateur, comme autant de points d'interrogation enfantés par la nature.

Sur la ligne côtière, la roche présentait des formes d'animaux fabuleux, hétéroclites, qui, haletants, tentaient d'escalader la falaise pour en dominer le surplomb. Une topographie sauvage inscrite dans la pierre, constituée d'étranges créatures géologiques dont tous les membres semblaient croître à chaque instant ; une géographie sentimentale qui rendait sensible l'impatient désir de l'énergie qui les avait fait naître. Certains signes y étaient perceptibles, comme entre des êtres vivants ; une grande tension et une affinité presque palpables vibraient parmi ces rochers.

Alors que le paysage continental, assis massivement, poli par les intempéries et les siècles, semblait immuable, éternel, dans ces gorges rugueuses et profondes murmurait, comme le cri sourd d'un nouveau-né, la force vitale qui anime la création. C'est ce lieu qui chaque soir à l'ho-

rizon mourait dans les derniers rais du crépuscule, qui chaque matin renaissait avec les premiers respirs de l'aube.

Est-ce ce paysage dynamique de l'île qui lui insuffla une pareille énergie dans sa destinée?

Contrainte de demeurer au village, il n'est pas difficile d'imaginer qu'elle ne put rien explorer pendant son séjour. Sur le seul cliché qu'il me reste, et qui paraît un peu mièvre aujourd'hui, elle est assise sur des rochers escarpés, la mer en arrière-plan. Empreinte de la réverbération de la neige, la photographie baigne dans une atmosphère floue, aérienne. Elle porte un pantalon rouge de fine étoffe et un léger blouson vert, une vraie tenue de printemps. Son large sourire laisse voir ses dents blanches. Elle a l'air si heureuse que la photo fait penser à une gamine immature et trop joyeuse sortie avec sa mère en excursion sous les cerisiers en fleurs par une belle journée d'avril. Pauvre fille, ainsi vêtue en plein hiver, n'est-elle pas transie de froid? Pourtant, les quelques flocons de neige qui effleurent ses joues semblent suffire à combler toutes ses attentes. Dans un tel état d'esprit, le bruit des vagues au pied de la falaise, pareil au tonnerre dans l'enfer, devait bruire à son oreille comme un doux murmure amoureux.